

“Avatars de l’identité – écritures du non-dit  
dans la prose de D. T. Analis à l’instar de Camus dans *Le Premier  
Homme*.”

### **Neohelicon**

Acta comparationis litterarum universarum

TOMUS XL, FASCICULUS 1, JUNE 2013

DOI 10.1007/s11059-013-0162-4

Qu’est-ce qui incite Dimitri T. Analis (1938-2012) –poète grec d’expression française<sup>1</sup> et spécialiste des relations internationales<sup>2</sup> ayant publié plusieurs recueils de poèmes et de nombreux ouvrages et essais<sup>3</sup> sur les relations Est-Ouest– à se tourner vers la prose durant la dernière décennie de sa vie et à faire du récit de la vie de Panayotis Kerylos –un simple tailleur immigré, héros de sa nouvelle “L’ habit vide” (Analis 2003, pp. 9-37)– le récit de sa propre vie? Qu’est-ce qui l’incite, par ailleurs, à entamer, comme son héros, dans cette même décennie, un voyage intérieur “dans la géographie de son âme”, en prenant des “notes en marge du siècle” (Analis, 2005) sous forme de maximes et de textes brefs à la manière des notes en feuillets et des aphorismes qui closent *Le Premier Homme* (1994), récit autobiographique inachevé d’Albert Camus qu’on a retrouvé dans son sac le jour de sa mort?

S’il est vrai que “l’identité homme-nature ne se trouve ni derrière ni devant nous” mais en nous, selon une phrase du philosophe grec Kostas Axelos mise en exergue par Dimitri Analis dans son recueil *Panoréa* (1970), il est aussi vrai que “le temps n’ [est] ni derrière, ni devant, mais en nous” (2001, p. 10), comme l’affirme le poète-même dans une lettre envoyée au poète syrien Adonis. Et la vérité –autre notion qui hante l’écriture de D. Analis– se trouve également en nous : “prendre le chemin de la vérité c’est traverser le territoire de son propre corps” (Analis 2005, p. 18).

---

1 Dimitri T. Analis a obtenu le Grand Prix de la Francophonie en 2006 et la Grande Médaille de la Francophonie en 2008.

2 Il a été pendant longtemps conseiller en affaires internationales et spécialiste des Relations Est-Ouest et des Minorités.

3 Il a publié aussi des essais sur l’art et plusieurs traductions ; entre autres : (1991). Jean, *L’Apocalypse*. Paris: Obsidiane, (2004). Eschyle, *Théâtre*. Paris: La Différence.

Néanmoins, le poète Analis a toujours refusé de recourir à l'utilisation de la première personne du singulier –la fameuse “obsession du « moi-je »” (ibid., p. 108) dont il a horreur<sup>4</sup>– pour raconter sa propre vie et sonder l'espace et le temps qui fusionnent en lui (“l'Europe n'est pas un espace, c'est un temps”, conclut-il [ibid., p.23]), afin d'exprimer sa vérité<sup>5</sup> et donner forme à sa propre identité.

En même temps, le désir de “faire coïncider vérité et réalité” (Analis 1997, 1, p. 28) afin d'exprimer sa relation avec le vrai et le réel – la “vraie vie”<sup>6</sup>, comme il aime l'appeler–, amène D. Analis à la nécessité du *mythe*, qui s'avère être, d'après lui, une notion consubstantielle à la vérité<sup>7</sup> et partant, “une vérité permanente” (Analis 2005, p. 146).

“Seuls les mythes sont objectifs” (1996, p. 25), constate Dimitri Analis. Ainsi, faire pénétrer l'irréel dans le réel ne relève pas du mensonge, mais renvoie à la magie de la fable, qui s'avère être la seule capable de contourner avec grâce la réalité, afin de la rendre à la fois plus “réelle” et “vivable”, une réalité susceptible de nous aider à “nous rendre compte *physiquement* de la vérité” (Analis 1997, 1, p. 29) sans pour autant nous blesser.

“Qui peut vivre avec sa vérité ?”, se demande Albert Camus dans les notes du *Premier Homme*, avant de conclure: “On ne peut vivre avec la vérité, [...] celui qui le fait se sépare des autres hommes, il ne peut plus rien partager de leur illusion.” ([1994] 2007, pp. 349, 329-330). Et Dimitri Analis de renchérir: “Alors nous inventons des mythes pour raconter ce qui s'est passé.” (2001, p. 19). Qu'est-ce qui est donc si lourd à porter, si amer à dire ? Pour Albert Camus, c'est “la nudité de son enfance”, le destin de sa famille pauvre “qui est de disparaître de l'histoire sans laisser de traces” ([1994] 2007, pp. 299, 338). Pour Dimitri Analis, c'est, d'après son propre aveu, la mémoire d'une enfance “confisquée par la guerre civile grecque” (1997, 1, p. 25).

Mais, –tandis qu'Albert Camus se forge un *alter ego* en inventant Jacques Cormery, enfant frêle, “brun, bouillant” et “mal assuré sur ses

---

4 Ce qui ne l'empêche pas d'avouer: “Ne pas parler de soi-même peut être une forme suprême de narcissisme.” (Analis 2005, p. 141).

5 “Le temps est l'allié de la vérité”, affirme-t-il (ibid., p. 104).

6 “[...] la relation de l'homme avec le réel et le vrai, la *vraie vie*.” (Analis 1995, 1, p. 29).

7 “La vérité et le mythe sont consubstantiels”, affirme-t-il (Analis 2005, p. 70).

grosses chaussures” ([1994] 2007, pp. 156, 220), pour raconter l’indigence de son enfance dans ce “pays d’immigration” que fut l’Algérie et éclairer “le mystère de la pauvreté qui fait les êtres sans nom et sans passé” (ibid., pp. 221, 351)–, Dimitri Analis confie l’histoire de sa propre vie à Panayotis Kerylos, humble tailleur, originaire d’un village d’Épire, et double de l’auteur insoupçonné de tous ...

Si “écrire, c’est [...] trouver une parole apte à communiquer aux autres le non-dit” (Analis 2005, p. 107), comment ce tailleur d’Épire, avatar inavoué de l’identité de l’auteur, réalise-t-il le voyage du retour à la première patrie (la Grèce) et l’entrevue (visionnaire?) de la mort ? Dans “la confrontation du réel avec la vérité, ce terrible face à face avec la vie [...], il m’est impossible de réfléchir sans personnifier la pensée” (ibid., p. 118), constate Analis dans ses *Notes en marge du siècle* ; cette pensée sur sa propre vérité intérieure, c’est donc Panayotis Kerylos qui la personnifie à la manière d’un miroir identitaire.

[...]

Selon Analis, “l’errance est également la chance d’un autre regard, mais aussi la reconnaissance du fait que cet autre regard ne peut être qu’ailleurs” (*Flache 15*). C’est à ce même *ailleurs* qu’aspire Œdipe à Colone –avatar également inavoué de D. Analis et qui a obsédé son imaginaire toute sa vie durant– qui erre sans arrêt pour avancer lentement “au-delà de son destin” (ibid.). C’est à ce même *ailleurs* qu’aspire aussi le tailleur Kerylos quand il pose son regard “sur l’autre rive” (Analis 2003, p. 37), à l’autre extrémité de l’horizon où les lignes s’évaporent pour signifier l’absence.

On ne peut s’empêcher de se référer au titre du dernier recueil de D. Analis publié de son vivant : *Hommes de l’autre rive* (2002).<sup>8</sup> Aux “premiers hommes” de Camus, “ceux d’une aurore indécise et différente” ([1994] 2007, p. 366), Analis oppose les hommes de ce non-lieu qui portent le visage de l’absence<sup>9</sup> ayant tout perdu “dans les

---

8 Il est intéressant de lire aussi cette note extraite de *l’Éloge de la proie* (2005): “Un jour, une pensée venue du plus lointain de moi-même m’a fait dire: je suis un problème du temps. Sans m’en rendre compte, j’étais passé de l’autre rive” (p. 114).

9 D’après les brouillons du poète, il est intéressant de signaler que le premier titre du recueil était: *Visages de l’autre rive*.

effluves des crépuscules” (2002, p. 55). Face à la parole des “premiers hommes” qui donne au double de Camus les “raisons de vieillir et de mourir sans révolte” (Camus, p. 307), le silence couvrant les “hommes de l’autre rive” est compris par Analis comme un commandement: “sois celui que tu n’es pas encore.” (2005, p. 35).

Si “mourir”, c’est “accoucher de son propre néant” (ibid., p. 74)<sup>10</sup>, Kerylos ne meurt pas ; il se “volatilise” (Analis 2003, p. 37), tel Œdipe à Colone, se dirigeant vers sa propre Assomption<sup>11</sup> après avoir accompli son destin sur terre. “On ne meurt plus, on disparaît, c’est le prix de notre temps” (2005, p. 34), prophétise D. Analis, renvoyant ainsi à deux vers également prémonitoires extraits de son recueil *Pays exclusif* :

*Devenu son propre regard il s’uni[t] au feu  
À sa voile silencieuse où gronde la mort. (p. 12)*

Dorénavant, pour ce qui est de la vie de Dimitri Analis et de Panayotis Kerylos “le meilleur devient emblème; le reste amnésie”<sup>12</sup>.

### **Références bibliographiques**

- Analis, D.T. (1970). *Panoréa*. Lausanne : L’Âge d’Homme.
- Analis, D.T. (1982). *La Grèce, hors saison*. Photos de Costis Antoniadis. Paris: Plasma.
- Analis, D.T. (1990). *Pays exclusif*. Cognac: Obsidiane.
- Analis, D.T. (1995, 1). Poésie et modernité, in *Être absolument moderne – Colloque Rimbaud d’Aden*, Paris: SUD – Cahiers trimestriels.
- Analis, D.T. (1995, 2) *Sana’a – Aden, Feuilletts de route*. Marseille: Les Cahiers de l’Égaré.
- Analis, D.T. (1996). *Silencieuse Fraternité*. Marseille: Les Cahiers de l’Égaré.

---

10 “L’œuvre est la tentative d’alléger le néant de son vide”, ajoute D. Analis un peu plus bas. (2005, p. 75).

11 Voir à propos l’interview de D. Analis in *Flache 15*, numéro dédié à lui-même.

12 Pour paraphraser la phrase qui clôt une missive de D. Analis adressée au poète Adonis. (2001, p. 14).

- Analis, D.T. (1997, 1). L'avant-dire. *In* Lamart M. *Le Bel Aujourd'hui*. textes recueillis. Paris: CADEX.
- Analis, D.T. (1997, 2). Andreas Calvos – Un errant de la modernité (préface), *in* Calvos, A. *Odes*, trad. du grec par Vlachos I.A., Paris: L'Âge d'Homme – Indiktos. pp. 7-21.
- Analis, D.T. – Adonis (2001). *Amitié, Temps & Lumière*. Cognac: Obsidiane.
- Analis, D.T. (2002). *Hommes de l'autre rive*. Cognac: Obsidiane.
- Analis, D.T. (2003). L'Habit vide. *L'Autre royaume*. Paris: La Différence, 9-37.
- Analis, D.T. (2005). *Éloge de la proie (Notes en marge du siècle)*. Paris: La Différence.
- Analis, D.T. (2010). Ma francophonie, par quels chemins ? Texte inédit.
- Baudelaire, Ch. ([1869] 2003). Perte d'auréole, XLVI. *Le Spleen de Paris – Petits poèmes en prose*, Paris: Le Livre de Poche Classique.
- Camus, A. ([1994] 2007). *Le Premier Homme* (notes et plans). Paris: Gallimard/Folio.
- *Flache 15* (1990). Numéro dédié à D.T. Analis. Ville de Charleville-Mézières.
- Kundera, M. (2005) *Le Rideau – essai en sept parties*, Paris: NRF Gallimard.